

**BARREAU DE PROVENCE ET
DE LA MEDITERRANEE – EUTOPIA**
- BPME -®

Le Bâtonnier Statutaire

**MONSIEUR LE PRESIDENT
MESDAMES ET MESSIEURS
les membres du Conseil constitutionnel
2, Rue de Montpensier
75001 PARIS**

Par courriel contributions-externes@conseil-constitutionnel.fr

**N/REF. PK/AD –
AFF. 2022-835 DC**

**OBJET: Contribution extérieure -
Contrôle *a priori* de constitutionnalité de la loi renforçant
les outils de gestion de la crise sanitaire et modifiant
le code de la santé publique -
Saisine des 17 et 18 Janvier 2022 par au moins
soixante Députés et plus de soixante Sénateurs -**

Marseille, le **20 Janvier 2022**

Monsieur le Président,
Mesdames et Messieurs les membres du Conseil constitutionnel,

J'ai l'honneur de vous faire parvenir ci-joint, concernant l'affaire sous références, la **contribution extérieure** du **BARREAU DE PROVENCE ET DE LA MEDITERRANEE – EUTOPIA (BPME)-®** que je représente, en ma qualité de **Bâtonnier Statutaire** (v. *pièces n°1 à 4*), en vertu de l'article **21, alinéa 2, première phrase** de la **loi n°71-1130 du 31 Décembre 1971** portant réforme de certaines professions judiciaires et juridiques.

Tél. 04 91 55 67 77 - BP 70212 – 13178 MARSEILLE CEDEX 20
courriel philippe.krikorian@wanadoo.fr

.../...

Seront ci-après, exposées au **Haut conseil** des observations relatives :

1°) à la présence consolidée du dépistage virologique (test) dans la nouvelle loi (I).

2°) à la réserve d'interprétation dont le Conseil constitutionnel pourrait assortir sa déclaration de conformité à la Constitution de l'article 1er, II, A, 2°, premier alinéa, de la loi n°2021-689 du 31 Mai 2021 relative à la gestion de la sortie de crise sanitaire, dans sa rédaction résultant de l'article 1er, I, 2°, a) de la loi déferée renforçant les outils de gestion de la crise sanitaire et modifiant le code de la santé publique (II).

*

I.-/ LA PRESENCE DU DEPISTAGE VIROLOGIQUE (TEST) EST CONSOLIDEE PAR LA NOUVELLE LOI

Il est à observer, dans cet ordre d'idées, que le **projet de loi** tel qu'il a été adopté en **dernière lecture** par l'**Assemblée Nationale** le 16 Janvier 2022 écoulé, loin de supplanter le **test** comme **mode probatoire** de « (...) *l'absence de contamination par la covid-19* (...) », en fait un **atout majeur** de la **lutte contre la pandémie**.

Selon les cas, « *le résultat d'un examen de dépistage virologique ne concluant pas à une contamination par la covid-19* » sera, dans le texte de la **loi nouvelle**, sous réserve de la **décision** du **Conseil Constitutionnel**, un **justificatif alternatif, substituable** ou **ajouté** au **justificatif de statut vaccinal**.

Ainsi, d'une part, le **projet de loi**, tel qu'il a été présenté par le **Premier ministre** le 27 Décembre 2021 à l'**Assemblée Nationale**, exclut expressément l'application du **passé vaccinal** pour l'accès aux **établissements et services de santé** et **médico-sociaux** (**suppression** de l'article **1er, II, A, 2°, d**) de la **loi n°2021-689** du 31 Mai 2021 relative à la gestion de la sortie de crise sanitaire) :

« (...)

*Ainsi, l'article 1er érige à compter du 15 janvier 2021 le **passé sanitaire en passé vaccinal** pour l'accès aux activités de loisirs, aux restaurants et débits de boisson, aux foires, séminaires et salons professionnels ou encore aux transports interrégionaux. Un **passé sanitaire** reposant sur le caractère **alternatif et substituable** du **justificatif de statut vaccinal**, du **résultat de test** et du **certificat de rétablissement** est par ailleurs **maintenu à périmètre constant** pour le seul accès aux **établissements et services de santé** et **médico-sociaux**.*

(...) »

(**motifs**, page 4/64).

L'article **1er, II, A, 2°, d**) de la **loi n°2021-689** du 31 Mai 2021 relative à la gestion de la sortie de crise sanitaire est, en effet, **abrogé** dans le **projet de loi définitif** et remplacé par un **3°** ajouté au **A** du **II** de l'article **1er** (**nouvel article 1er, II, A, 3°, a**), page 2/22, §§ 7, 10 et 11) :

« 3° Subordonner à la présentation soit du résultat d'un **examen de dépistage virologique** ne concluant pas à une contamination par la covid-19, soit d'un justificatif de statut vaccinal concernant la covid-19, soit d'un certificat de rétablissement à la suite d'une contamination par la covid-19 :

« a) Sauf en cas d'urgence, l'accès des personnes âgées d'au moins douze ans aux services et aux établissements de santé, sociaux et médico-sociaux, pour les seules personnes accompagnant les personnes accueillies dans ces services et ces établissements ou leur rendant visite ainsi que pour celles qui y sont accueillies pour des soins programmés. La personne qui justifie remplir les conditions prévues au présent 3° ne peut se voir imposer d'autres restrictions d'accès liées à l'épidémie de covid-19 pour rendre visite à une personne accueillie et ne peut se voir refuser l'accès à ces services et à ces établissements que pour des motifs résultant des règles de fonctionnement et de sécurité, y compris sanitaire, de l'établissement ou du service ;

Dans ce cas, « *le résultat d'un examen de dépistage virologique ne concluant pas à une contamination par la covid-19* » est un **justificatif alternatif** au **statut vaccinal** pour « (...) *l'accès, sauf en cas d'urgence, des personnes âgées d'au moins douze ans aux services et établissements de santé, sociaux et médico-sociaux, pour les seules personnes accompagnant ou rendant visite aux personnes accueillies dans ces services et établissements ainsi que pour celles qui y sont accueillies pour des soins programmés (...)* »

D'autre part, « *le résultat d'un examen de dépistage virologique ne concluant pas à une contamination par la covid-19* » est un **justificatif** :

1°) substitué au **statut vaccinal** pour « (...) *Les déplacements de longue distance par transports publics interrégionaux au sein de l'un des territoires mentionnés au 1° du présent A (...)* », en cas de « (...) *motif impérieux d'ordre familial ou de santé (...)* », « *sauf urgence* », hypothèse dans laquelle **aucun justificatif n'est requis** (**nouvel article 1er, II, A, 2°, e**), page **2/22**, § **8**) ;

2°) ajouté au **statut vaccinal** pour les **cas** déterminés par **décret** du **Premier ministre** pris sur le rapport du **ministre chargé de la santé**, au regard de « (...) *l'intérêt de la santé publique (...)* » :

« (...)

Le décret mentionné au premier alinéa du présent A détermine, en fonction de l'appréciation de la situation sanitaire effectuée en application du même premier alinéa et lorsque les activités organisées, par leur nature même, ne permettent pas de garantir la mise en œuvre des mesures de nature à prévenir les risques de propagation de la covid-19, les cas relevant du 2° du présent A dans lesquels l'intérêt de la santé publique nécessite d'exiger la présentation cumulée d'un justificatif de statut vaccinal et du résultat d'un examen de dépistage virologique ne concluant pas à une contamination par la covid-19. Il prévoit également les conditions dans lesquelles, par exception, un certificat de rétablissement à la suite d'une contamination par la covid-19 peut se substituer au justificatif de statut vaccinal.

(...) »

(**nouvel article 1er, II, A, 2°, dix-neuvième alinéa**, pages **3-4/22**, § **20**).

*

Il résulte de ces dispositions définitivement adoptées le 16 Janvier 2022 par l'**Assemblée Nationale**, sous réserve de leur **déclaration de conformité à la Constitution**, condition *sine qua non* de leur **promulgation** :

1°) Que le **dépistage virologique** est maintenu, conformément à la **volonté du Gouvernement**, comme **arme de lutte** contre la **pandémie**.

2°) Que le **vaccin** peut, **dans certains cas**, que le **Premier ministre** aura la charge de déterminer par **décret** pris sur le rapport du **ministre chargé de la santé**, ne pas suffire à faire, **à lui seul**, la **preuve de l'absence de contamination par la covid-19**, puisqu'il sera nécessaire de le **conforter** par le **résultat d'un examen de dépistage virologique négatif**.

3°) Que **dans tous les cas**, le **résultat d'un examen de dépistage virologique ne concluant pas à une contamination par la covid-19** constitue, pour sa **durée de validité**, la **preuve immédiate et indépassable**, sous réserve de la **marge d'erreur** inhérente à ce genre de dispositif de contrôle, d'un **état d'innocuité sanitaire** relativement au risque de contamination par le **SARS-CoV-2**.

*

II.-/ LA RESERVE D'INTERPRÉTATION CONFORME DE L'ARTICLE 1er, II, A, 2°, premier alinéa DE LA LOI N°2021-689 DU 31 MAI 2021 RELATIVE A LA GESTION DE LA SORTIE DE CRISE SANITAIRE, DANS SA REDACTION ISSUE DE L'ARTICLE 1er, I, 2°, a) DE LA LOI DEFEREE RENFORCANT LES OUTILS DE GESTION DE LA CRISE SANITAIRE ET MODIFIANT LE CODE DE LA SANTE PUBLIQUE

On se rappelle, à cet égard, que dans sa **décision n°2021-824 DC** du 05 Août 2021 – Loi relative à la gestion de la crise sanitaire, le **Conseil constitutionnel** n'a validé le dispositif dit **passé sanitaire** que parce que les dispositions qui l'ont établi « (...) *n'instaurent, en tout état de cause, ni obligation de soin ni obligation de vaccination.* (...) » :

« (...)

– *S'agissant de la méconnaissance de la liberté d'aller et de venir, du droit au respect de la vie privée et du droit d'expression collective des idées et des opinions :*

35. *Il appartient au législateur d'assurer la conciliation entre l'objectif de valeur constitutionnelle de protection de la santé et le respect des droits et libertés constitutionnellement garantis. Parmi ces droits et libertés figurent la liberté d'aller et de venir, composante de la liberté personnelle protégée par les articles 2 et 4 de la Déclaration de 1789, le droit au respect de la vie privée garanti par cet article 2, ainsi que le droit d'expression collective des idées et des opinions résultant de l'article 11 de cette déclaration.*

36. *Les dispositions contestées prévoient que le Premier ministre peut subordonner l'accès du public à certains lieux, établissements, services ou événements où se déroulent certaines activités, à la présentation soit du résultat d'un examen de dépistage virologique ne concluant pas à une contamination par la covid-19, soit d'un justificatif de statut vaccinal concernant la covid-19, soit d'un certificat de rétablissement à la suite d'une contamination par la covid-19. Elles prévoient également que, à compter du 30 août 2021, une telle mesure peut être rendue applicable aux personnes qui interviennent dans ces lieux, établissements, services ou événements.*

37. *Ces dispositions, qui sont susceptibles de limiter l'accès à certains lieux, portent atteinte à la liberté d'aller et de venir et, en ce qu'elles sont de nature à restreindre la liberté de se réunir, au droit d'expression collective des idées et des opinions.*

(...)

44. *En quatrième lieu, les dispositions contestées prévoient que les obligations imposées au public peuvent être satisfaites par la présentation aussi bien d'un justificatif de statut vaccinal, du résultat d'un examen de dépistage virologique ne concluant pas à une contamination ou d'un certificat de rétablissement à la suite d'une contamination. Ainsi, ces dispositions n'instaurent, en tout état de cause, ni obligation de soin ni obligation de vaccination. (...) ».*

(...) »

(**CC, décision n°2021-824 DC** du 05 Août 2021 – Loi relative à la gestion de la crise sanitaire).

On en tire, en bonne logique, que si la loi avait instauré une **obligation vaccinale**, la décision du **Conseil constitutionnel** aurait été toute différente.

Ce constat suffirait en soi, dès lors, à **censurer le nouveau dispositif législatif** créant le **passage vaccinal** (article **1er, II, A, 2°, premier alinéa**, de la **loi n°2021-689 du 31 Mai 2021** relative à la gestion de la sortie de crise sanitaire, dans sa rédaction résultant de l'article **1er, I, 2°, a)** de la **loi déferée** renforçant les outils de gestion de la crise sanitaire et modifiant le code de la santé publique) comme méconnaissant notamment la **liberté d'aller et de venir**, ainsi que le **droit au respect de la vie privée**.

Cependant, il n'est pas exclu que la **loi** puisse, en l'occurrence, être **interprétée** de telle façon qu'elle soit **conforme** aux **droits et libertés** que la **Constitution** garantit.

*

Il est, dans cet ordre d'idées, opportun de rappeler que l'**objectif de valeur constitutionnelle de protection de la santé** ne justifie que les **mesures de police sanitaire** qui sont, à la fois :

1°) **nécessaires**, savoir sur l'édiction desquelles **il n'y a pas lieu de délibérer** (« *Or nul ne délibère des choses qui ne peuvent être autrement* » **ARISTOTE**, Ethique à Nicomaque, VI – 1139 a 2-14 ; « (...) *Le schème de la nécessité est l'existence d'un objet en tout temps.* (...) » - **Emmanuel KANT**, *Critique de la raison pure*, Analytique transcendantale, Editions Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade 1980, p. 889),

2°) **adaptées**, c'est dire de nature à **réaliser l'objectif** que s'assigne le **législateur**,

et

3°) **proportionnées** à sa mise en œuvre, de telle sorte que soit atteint et conservé un **équilibre** entre les **intérêts publics et privés** en présence.

*

En ce qui concerne plus particulièrement l'**accès** « (...) à certains lieux, établissements, services ou événements où sont exercées les activités suivantes :

- les activités de loisirs ;

- les activités de restauration commerciale ou de débit de boissons, à l'exception de la restauration collective, de la vente à emporter de plats préparés et de la restauration professionnelle routière et ferroviaire ;

- les foires, séminaires et salons professionnels ;

- les déplacements de longue distance par transports publics interrégionaux au sein de l'un des territoires mentionnés au 1° du présent A, sauf en cas d'urgence faisant obstacle à l'obtention du justificatif requis ;

- sur décision motivée du représentant de l'État dans le département, lorsque leurs caractéristiques et la gravité des risques de contamination le justifient, les grands magasins et centres commerciaux, au delà d'un seuil défini par décret, dans des conditions garantissant l'accès des personnes aux biens et services de première nécessité ainsi, le cas échéant, qu'aux moyens de transport.

(...) »,

on observe que le **régime de police** le plus **libéral**, dans la **loi** déferée à la censure du **Conseil constitutionnel**, est celui applicable aux « (...) personnes âgées de **douze à quinze ans inclus** (...) », puisque celles-ci pourront présenter, pour jouir de cet **accès**, notamment le « (...) **résultat d'un examen de dépistage virologique ne concluant pas à une contamination par la covid-19** (...) » (**test négatif**)

(nouvel article **1er, II, A, 3°, b**), pages **2-3/22**, §§ **10** et **12 à 17**).

Dès lors, se pose la question de la **justification** de la suppression de ce **régime libéral** à partir de l'âge de **seize ans**, puisque l'accès aux activités précitées sera subordonné à « (...) **la présentation d'un justificatif de statut vaccinal concernant la covid-19** (...) » (nouvel article **1er, II, A, 2°, premier alinéa**, page **2/22**, § **6**) et « (...) **par exception, un certificat de rétablissement à la suite d'une contamination par la covid-19** (...) » (nouvel article **1er, II, A, 2°, dix-neuvième alinéa, deuxième phrase** ; page **4/22**, § **20**).

Le « (...) **résultat d'un examen de dépistage virologique ne concluant pas à une contamination par la covid-19** (...) » (**test négatif**) ne figure plus, pour les « (...) **personnes âgées d'au moins seize ans** (...) », parmi les **documents** dont la présentation permet l'accès aux **activités** susvisées.

Doit-on, pour autant, déduire de cette **omission** que le **législateur** a eu la **volonté de fermer l'accès** aux activités susdites aux personnes présentant le « (...) **résultat d'un examen de dépistage virologique ne concluant pas à une contamination par la covid-19** (...) » (**test négatif**) ?

*

.../...

Il est vrai, que selon la formulation du **Chief Justice MARSHALL** dans le célèbre arrêt **MARBURY c. MADISON** rendu le 24 Février 1803 par la **Cour Suprême des Etats-Unis** :

« (...)

Les termes affirmatifs emportent souvent, dans leur mise en œuvre, négation des objets qu'ils ne visent pas. Il faut alors les interpréter comme refusant ou excluant ceux-ci, si on veut qu'ils aient une application effective.

On ne saurait supposer qu'une seule clause de la Constitution ait été conçue pour rester sans effet. A moins que les mots ne l'exigent expressément, une telle interprétation serait inadmissible.

(...) »

(**Elisabeth ZOLLER**, Grands arrêts de la Cour suprême des Etats-Unis, PUF, Juin 2000, p. 99).

Cependant, la **science du Droit** nuance l'**assertion bicentenaire** et enseigne, de façon générale, que l'**omission** d'une **faculté** dans un **énoncé normatif** n'est **négatrice** de la **liberté d'agir dans un sens déterminé** ou de **s'abstenir** que si son **exercice** est **fautif** (i.e. **nuisible à la Société** au sens et pour l'application des articles **4** et **5 DDH**), en tant qu'il transgresse une **norme juridiquement obligatoire** ou contrarie la **jouissance** d'un **droit fondamental**, garanti par la **loi**, la **Constitution**, un **texte** ou un **principe supranational**.

A contrario, la **liberté** est **normative** (**normativité par prétérition**) dans la toute mesure où sa **limitation** par la **loi** se heurterait à la **Constitution** (articles **4** et **5 DDH**).

Il est donné que la **liberté** s'autorise d'elle-même, en tant que condition première de la **dignité** de **l'homme**.

Il n'est, donc, pas surprenant qu'elle soit la **référence universelle** de toutes les autres **normes**, y compris la **Constitution**.

On se rappelle, à cet égard, qu'aux termes de l'article **4 de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen** du 26 Août 1789 (**DDH**), à **pleine valeur constitutionnelle**, « *La liberté consiste à pouvoir faire tout ce qui ne nuit pas à autrui (...)* » et que selon l'article **5** de la même **déclaration** « *La loi n'a le droit de défendre que les actions nuisibles à la société. Tout ce qui n'est pas défendu par la loi ne peut être empêché ; et nul ne peut être contraint à faire ce qu'elle n'ordonne pas.* »

Pour le **Constituant**, **liberté** et **nuisance** sont deux termes **antinomiques**. L'un exclut l'autre.

Seule la **loi** – et non pas le **règlement** – peut fixer les **bornes** de la **liberté**, en s'assurant que la **jouissance** des **droits naturels** de chacun (l'**aptitude** à en devenir **titulaire**) ne soit pas contrariée par l'**exercice** d'autres **droits naturels** (leur **accomplissement**) :

« (...) ainsi, l'**exercice** des **droits naturels** de chaque homme n'a de **bornes** que celles qui assurent aux autres membres de la société la **jouissance** de ces **mêmes droits**. Ces bornes ne peuvent être déterminées que par la **loi**. » (article **4 DDH**).

Se pose, dès lors, la question de savoir ce qu'il reste de la **liberté** lorsque la **loi** ou le **règlement** qu'elle habilite pose les **conditions** de son exercice.

Plusieurs exemples illustrent le **principe** susvisé.

1°) Ainsi, aux termes de l'article **R. 522-8** du Code de justice administrative (CJA) :

*« L'instruction est close à l'issue de l'audience, à moins que le **juge des référés** ne décide de différer la **clôture de l'instruction** à une **date postérieure** dont il avise les parties par tous moyens. Dans ce dernier cas, les productions complémentaires déposées après l'audience et avant la clôture de l'instruction peuvent être adressées directement aux autres parties, sous réserve, pour la partie qui y procède, d'apporter au juge la preuve de ses diligences.*

L'instruction est rouverte en cas de renvoi à une autre audience. »

Le **juge des référés** jouit-il de la **liberté d'anticiper** la **clôture de l'instruction** en la fixant **avant l'audience**, ce que le texte précité n'autorise ni n'interdit ? En d'autres termes, sa **volonté** est-elle **autonome** ?

On sait, à cet égard, qu'aux termes de l'article **L. 522-1, alinéa 1er** CJA :

*« Le **juge des référés** statue au terme d'une procédure contradictoire écrite ou **orale**.
(...) »*

Le **législateur** a, ce faisant, introduit une dose d'**oralité** dans une procédure dominée par l'**écrit**.

Sans doute, les **droits de la défense**, à **valeur constitutionnelle** (article **16 DDH**) ne seraient-ils pas pleinement respectés, au regard de l'**oralité** des **débats**, si le **juge des référés** pouvait, à sa guise, fixer la clôture de l'instruction **avant l'audience**.

On en déduit que dans le **silence** de l'énoncé normatif, le **juge des référés** n'est pas autorisé à clôturer l'instruction avant l'issue de l'audience. Un **droit fondamental** que la **Constitution** garantit s'y oppose.

La **loi** n'ayant pas, en matière de **référé**, **limité dans le temps** les **droits de la défense**, ni cantonné l'**oralité des débats**, le **règlement** n'aurait pas été autorisé à le faire. Il n'y a, donc, aucune raison d'**interpréter** l'article **R. 522-8** CJA comme laissant la **faculté** au juge de clôturer l'instruction avant l'issue de l'audience. En effet, une telle interprétation reviendrait à méconnaître la **Constitution** en restreignant les **droits de la défense**, ce que la **loi**, seule compétente pour ce faire, au vu d'une **raison impérieuse d'intérêt général**, n'a pas décidé, en l'espèce.

2°) L'article 15 du décret n°2005-790 du 12 Juillet 2005 relatif aux règles de déontologie de la profession d'avocat dispose :

« La publicité et la sollicitation personnalisée sont permises à l'avocat si elles procurent une information sincère sur la nature des prestations de services proposées et si leur mise en œuvre respecte les principes essentiels de la profession. Elles excluent tout élément comparatif ou dénigrant. »

La sollicitation personnalisée prend la forme d'un envoi postal ou d'un courrier électronique adressé au destinataire de l'offre de service, à l'exclusion de tout message textuel envoyé sur un terminal téléphonique mobile. Elle précise les modalités de détermination du coût de la prestation, laquelle fera l'objet d'une convention d'honoraires. »

Ce texte est la mise en oeuvre de l'article 3 bis, alinéas 2 et 3 de la loi n°71-1130 du 31 Décembre 1971 portant réforme de certaines professions judiciaires et juridiques, aux termes duquel :

« L'avocat peut librement se déplacer pour exercer ses fonctions. »

Dans les conditions fixées par décret en Conseil d'Etat, l'avocat est autorisé à recourir à la publicité ainsi qu'à la sollicitation personnalisée.

Toute prestation réalisée à la suite d'une sollicitation personnalisée fait l'objet d'une convention d'honoraires. »

S'agissant de la sollicitation personnalisée, peut-elle prendre une forme autre que celle « (...) d'un envoi postal ou d'un courrier électronique adressé au destinataire de l'offre de service » expressément autorisée et celle d'un « (...) message textuel envoyé sur un terminal téléphonique mobile. (...) », expressément prohibée ?

Une sollicitation personnalisée par téléphone respectant les règles établies par l'article 15, alinéa 1er du décret précité – que l'alinéa 2 n'autorise ni n'interdit - est-elle, donc, permise ?

Le Conseil d'Etat s'est prononcé par la négative en jugeant que le démarchage téléphonique est « (...) prohibé par les obligations déontologiques de la profession d'avocat (...) » :

« (...)

que, si le troisième alinéa du même article prohibe le recours à la sollicitation personnalisée par message textuel envoyé sur un téléphone mobile, cette restriction tient compte, d'une part, du caractère intrusif de ces minimessages, qui s'apparentent à du démarchage téléphonique, lui-même prohibé par les obligations déontologiques de la profession d'avocat (...) » ;

(CE, 09 Novembre 2015, rectifié par ordonnance n°386296 du 23 Novembre 2015, Maître Philippe KRIKORIAN c/ Premier ministre, n°386296, § 5).

A propos du **démarchage**, l'article **66-4** de la **loi** précitée (Modifié par Ordonnance n°2016-1809 du 22 décembre 2016 - art. 25) dispose :

« Sera puni des **peines** prévues aux articles L. 242-5 à L. 242-9 du code de la consommation **quiconque** se sera livré au **démarchage** en vue de donner des **consultations** ou de **rédiger des actes** en **matière juridique**. **Toute publicité** aux mêmes fins est subordonnée au respect de conditions fixées par le décret visé à l'article **66-6**.

Toutefois, le **premier alinéa** du présent article **n'est pas applicable** :

1° Aux **avocats** soumis en **toutes matières** à l'article **3 bis** de la présente **loi** et aux professionnels autorisés à exercer partiellement l'activité d'avocat en application du titre V ;

2° Aux conseils en propriété industrielle, soumis à l'article L. 423-1 du code de la propriété intellectuelle ;

3° Aux huissiers de justice, aux notaires, aux commissaires-priseurs judiciaires, aux avocats au Conseil d'Etat et à la Cour de cassation, aux commissaires aux comptes et aux experts-comptables, soumis à l'article 3 de la loi n° 2016-1547 du 18 novembre 2016 de modernisation de la justice du XXI^e siècle et au décret en Conseil d'Etat mentionné au III du même article 3. »

Il apparaît, ainsi, que l'**omission** de la **sollicitation personnalisée par téléphone** dans l'article **15, alinéa 2** du **décret** n°2005-790 su 12 Juillet 2005 relatif aux règles de déontologie de la profession d'avocat est **exclusive** de cette **forme de communication commerciale**, au sens et pour l'application de l'article **24** de la **directive 2006/123/CE du Parlement européen et du Conseil** du 12 Décembre 2006 relative aux services dans le marché intérieur, dite « **directive services** ».

En effet, ce **mode promotionnel des prestations de services** proposées par l'**avocat** n'est, en aucune hypothèse, tout au moins selon l'appréciation du **Conseil d'Etat** et du **CNB**, susceptible de respecter les **principes essentiels** de la profession.

On comprend, de la sorte, que l'exercice de cette **faculté**, qui n'est pourtant pas expressément prohibé par l'article **15, alinéa 2** du **décret** précité – qui n'exclut littéralement que le « (...) **message textuel envoyé sur un terminal téléphonique mobile** (...) » - serait **fautif** en tant que par ses caractéristiques, à l'instar de l'envoi de **minimessages**, la **sollicitation personnalisée par voie téléphonique** ne permet pas « (...) d'assurer, dans tous les cas, un **contenu** respectant les **obligations d'information** posées par le **règlement intérieur national de la profession**, dont l'article **10.2** prévoit qu'elles doivent permettre à l'avocat de '*faire état de sa qualité et permettre, quel qu'en soit le support, de l'identifier, de le localiser, de le joindre, de connaître le barreau auquel il est inscrit, la structure d'exercice à laquelle il appartient et, le cas échéant, le réseau dont il est membre*' ; (...) »

(**CE, 09 Novembre 2015**, rectifié par **ordonnance n°386296** du **23 Novembre 2015**, **Maître Philippe KRIKORIAN c/ Premier ministre**, n°386296, § 5).

Le Conseil d'Etat a estimé, à cette occasion, « (...) que les **restrictions** ainsi prévues par les **dispositions réglementaires** précitées, qui relèvent du **pouvoir d'appréciation** laissé aux **Etats membres** par l'article 24 de la **directive du 12 décembre 2006** quant à l'**encadrement du contenu** et des **modalités de communications commerciales** de ces **professions réglementées** et s'appliquent à l'**ensemble des avocats**, sont **proportionnées** aux **raisons impérieuses d'intérêt général** de **protection de l'indépendance**, de la **dignité** et de l'**intégrité** de la profession d'avocat d'une part, et de **bonne information du client**, d'autre part ; (...) » (ibid.).

L'article 10.3, alinéa 2 du R.I.N. (« **Publicité et sollicitation personnalisée** ») prévoit :

« (...)

*La sollicitation personnalisée prend la forme d'un message **exclusif** de toute démarche physique ou **téléphonique**. Sont exclus les messages textuels envoyés sur un terminal téléphonique mobile.*

(...) »

Bien qu'elle ne soit pas **expressément** prohibée par le **décret** précité, la **sollicitation personnalisée** par voie **téléphonique** est **interdite** par l'article 10.3, alinéa 2 du R.I.N. Son **omission** dans la liste des **modes de communication autorisés** (article 15, alinéa 2, première phrase du **décret n°2005-790** su 12 Juillet 2005 relatif aux règles de déontologie de la profession d'avocat) est, donc, **exclusive** de cette **faculté**, dont l'exercice, comme susdit, est très clairement **fautif**.

Plus exactement, l'**omission** par le **pouvoir réglementaire** ouvre une **plage de liberté** qu'utilise, le cas échéant, un autre **pouvoir normatif**, de rang inférieur, en l'occurrence, le **Conseil national des barreaux**.

Pourquoi, dès lors, avoir réservé, dans le **décret**, un traitement particulier pour le **sms** (« **message textuel** envoyé sur un **terminal téléphonique mobile** ») ?

Il est permis d'avancer que le **pouvoir réglementaire** (**Premier ministre**) a entendu **limiter** le **pouvoir normatif** des organes de la profession (**Conseil national des barreaux** et **barreaux locaux**) en ce qui concerne :

1°) L' « **envoi postal** » et le « **courrier électronique adressé au destinataire de l'offre de service** » que ni le R.I.N. ni les **règlements intérieurs** ne pourront **interdire**.

2°) Le « **message textuel envoyé sur un terminal téléphonique mobile** » que les **règlements subordonnés** ne pourront **autoriser**.

Les autres modes de communication commerciale – dont la **sollicitation personnalisée par voie téléphonique** - sont laissés à l'appréciation du **pouvoir professionnel**, dans le respect des normes supérieures.

La **normativité en cascade** (**directive européenne / loi / décret en Conseil d'Etat / R.I.N**) conduit, ainsi, à limiter l'exercice de la **liberté d'expression**, de rang **constitutionnel**, en matière de **publicité** et de **sollicitation personnalisée** et **uniquement en cette matière**.

*

C'est un **raisonnement voisin**, repoussant aux **confins de l'intelligible** les limites du **pouvoir d'interprétation**, qui a conduit le **Conseil d'Etat** à juger qu'un **énoncé législatif** (article **4, alinéa 2** de l'**acte dit loi** du 23 Mai 1943) selon lequel « *L'octroi de la concession ne peut faire l'objet d'aucun recours administratif ou judiciaire* » ne peut être lu comme excluant « (...) le **recours pour excès de pouvoir** devant le **Conseil d'Etat** contre l'acte de concession, recours qui est **ouvert même sans texte** contre **tout acte administratif**, et qui a pour **effet** d'assurer, conformément aux **principes généraux du droit**, le **respect de la légalité** ;

(...) »

(**CE, Ass. 17 Février 1950, Ministre de l'agriculture c. Dame Lamotte**, Rec. 110 ; RD pub. 1951. 478, concl. J. Delvolvé, note M. Waline ; GADLF, n°53, obs. X. Dupré de Boulois ; GAJA 2019, n°56, pp. 366-369 ; dans le même sens **CE Ass., 17 Avril 1953, Falco et Vidailac**, Rec. 175 ; **CE, Section, 16 Décembre 1955, Epoux Deltel**, Rec. 592 ; **CE, Section, 17 Mai 1957, Simonet**, Rec. 314).

De même, en ce qui concerne le **recours en cassation** (**CE, Ass. 07 Février 1947, d'Aillières**, Rec. 50 ; **CE Ass. 12 Juillet 1969**, Rec. 388 ; **CE Ass. 19 Octobre 1962, Canal, Robin et Godot**).

La **Haute juridiction** a, ainsi, estimé, à propos d'une **loi** qui disposait que la décision de la **juridiction administrative** en cause (jury d'honneur) n'était « *susceptible d'aucun recours* », que « (...) l'expression dont a usé le législateur ne peut être **interprétée**, en l'absence d'une volonté contraire **clairement manifestée** par les auteurs de cette disposition, comme excluant le **recours en cassation** devant le **Conseil d'Etat** ; (...) » (**CE, Ass. 07 Février 1947, d'Aillières**, Rec. 50).

Selon les commentaires de la **doctrine autorisée** :

« (...)

Le Conseil d'Etat statue en ces matières, sinon *contra legem*, du moins *praeter legem*. Sauf dans le cas où l'auteur du texte a exprimé **formellement**, en **termes exprès** sa **volonté d'exclure tout recours**, le juge administratif tient peu compte de l'« intention » - au sens psychologique du terme – du législateur : lorsqu'un texte est **clair** par lui-même, le Conseil d'Etat se borne à l'**appliquer** ; s'il laisse place à un **doute**, il recherchera l'intention du législateur telle qu'elle se déduit des travaux préparatoires. Mais dans cette recherche il présuppose que le législateur n'a pas entendu se soustraire au respect des **principes généraux du droit**. En fonction de ces prémisses, il peut arriver que le Conseil d'Etat détermine lui-même « l'intention du législateur ».

Le Conseil d'Etat peut également combler ce qui lui paraît constituer une lacune de la loi (v. nos obs. Sous CE, ass. 14 févr. 2014, Mme Lambert et autres*).

(**CE, Ass. 17 Février 1950, Ministre de l'agriculture c. Dame Lamotte**, GAJA 2019, n°56, p. 369).

*

On retiendra, en définitive, qu'en l'absence d'une **volonté clairement manifestée** par le **pouvoir normatif**, le **juge** est conduit à ne lui prêter **aucune intention** de **violer** une **disposition** ou un **principe général du droit** de **rang supérieur** à l'acte qu'il édicte.

Ainsi, face à une **alternative exclusive** (ou bien la **faculté existe** / ou bien elle est **exclue**), créatrice d'un **doute sérieux** quant au **sens** et à la **portée** à donner à la **règle de droit applicable**, l'**interprète** est invité à suivre le principe sus-énoncé. Celui selon lequel l'**omission** d'une **faculté** dans un **énoncé normatif** n'est **négatrice** de la **liberté d'agir dans un sens déterminé** ou de **s'abstenir** que si son **exercice** est **fautif** (i.e. **nuisible à la Société** au sens et pour l'application des articles **4** et **5 DDH**), en tant qu'il transgresse une **norme juridiquement obligatoire** ou contrarie la **jouissance** d'un **droit fondamental**, garanti par la **loi**, la **Constitution**, un **texte** ou un **principe supranational**.

A contrario, la **liberté** est **normative** (**normativité par prétérition**) dans la toute mesure où sa **limitation** par la **loi** se heurterait à la **Constitution** (articles **4** et **5 DDH**).

*

En l'espèce, une **interprétation littérale et étroite** de l'article **1er, II, A, 2°, premier alinéa** de la **loi n°2021-689 du 31 Mai 2021** relative à la gestion de la sortie de crise sanitaire, dans sa rédaction issue de la **loi** votée définitivement par l'**Assemblée Nationale** le **16 Janvier 2022**, conduirait à **réserver** l'accès à certaines **activités** mettant en jeu la **liberté d'aller et de venir**, ainsi que le **droit au respect de la vie privée**, aux seules **personnes vaccinées** (justifiant d'un **statut vaccinal**) et « (...) **par exception** (...) », à celles présentant « (...) **un certificat de rétablissement à la suite d'une contamination par la covid-19** (...) » (**nouvel article 1er, II, A, 2°, dix-neuvième alinéa, deuxième phrase**).

Cependant, le **législateur** ne saurait, sans se **contredire**, interdire un **mode probatoire** (le « **résultat d'un examen de dépistage virologique ne concluant pas à une contamination par la covid-19** ») **sans justification**, alors, comme en l'espèce, qu'il est **autorisé** dans des **cas analogues** (« (...) **accès des personnes âgées d'au moins douze ans aux services et aux établissements de santé, sociaux et médico-sociaux** (...) » ; **mineurs de seize ans** - **nouvel article 1er, II, A, 3°, a** et **b**)) ou **exigé**, au regard de « **l'intérêt de la santé publique** » « (...) **lorsque les activités organisées, par leur nature même, ne permettent pas de garantir la mise en œuvre des mesures de nature à prévenir les risques de propagation de la covid-19** (...) » (**nouvel article 1er, II, A, 2°, dix-neuvième alinéa**).

En effet, justifier de son **innocuité sanitaire** par la présentation du « **résultat d'un examen de dépistage virologique ne concluant pas à une contamination par la covid-19** » (**test négatif**) n'est pas **nuisible à la Société** et ne saurait, en conséquence, être **constitutionnellement** interdit par le **législateur**.

Il ne se déduit pas des termes du **nouvel article 1er, II, A, 2°, premier alinéa** de la **loi n°2021-689 du 31 Mai 2021** relative à la gestion de la sortie de crise sanitaire que le **législateur** aurait entendu méconnaître le **principe constitutionnel d'égalité** ni les articles **4** et **5 DDH**, à **pleine valeur constitutionnelle**, selon lesquels respectivement « **La liberté consiste à pouvoir faire tout ce qui ne nuit pas à autrui** (...) », « **La loi n'a le droit de défendre que les actions nuisibles à la société**. (...) ».

Le recours au « (...) **résultat d'un examen de dépistage virologique ne concluant pas à une contamination par la covid-19** (...) » n'étant pas **expressément exclu** par l'article **1er, II, A, 2°, premier alinéa** de la **loi n°2021-689 du 31 Mai 2021** relative à la gestion de la sortie de crise sanitaire, dans sa rédaction issue de la **loi** votée définitivement par l'**Assemblée Nationale** le **16 Janvier 2022**, ni par **aucune autre disposition législative**, il ne saurait être rejeté comme **mode de preuve à part entière de l'absence de contamination par la covid-19**.

Dans cet ordre d'idées, le **Chapitre Ier** de la **loi n°2021-1040 du 05 Août 2021** relative à la gestion de la crise sanitaire (**DISPOSITIONS GENERALES** - articles **1er** à **11**) traite de façon **équivalente** le **test négatif**, le **certificat vaccinal** et le **certificat de rétablissement**, comme **preuves de l'absence de contamination par la covid-19**.

S'étant assigné l'**objectif de valeur constitutionnelle de protection de la santé**, dans le cadre de la **lutte contre la pandémie COVID-19**, le **législateur** ne pouvait pas s'écarter de l'**équation** suivante :

« **Résultat, pour sa durée de validité, de l'examen de dépistage virologique ne concluant pas à une contamination par la covid-19**

= **Certificat vaccinal**

= **Certificat de rétablissement, pour sa durée de validité** ».

Ce **principe** résulte, en effet :

1°) Du **RÈGLEMENT (UE) 2021/953 DU PARLEMENT EUROPÉEN ET DU CONSEIL du 14 Juin 2021** relatif à un cadre pour la délivrance, la vérification et l'acceptation de certificats COVID-19 interopérables de **vaccination**, de **test** et de **rétablissement (certificat COVID numérique de l'UE)** afin de faciliter la libre circulation pendant la pandémie de COVID-19 (v. notamment **articles 3 §§ 1, b), 8 ; 6 et 11** lus à la lumière des **considérants 7, 14, 36 et 62** – vingt-deux pages) ;

2°) De l'article **1er, II à X** de la **loi n°2021-689 du 31 Mai 2021** relative à la gestion de la sortie de crise sanitaire, dans sa rédaction issue de l'article **1er, I, 1°, b)** de la **loi n°2021-1040 du 05 Août 2021** relative à la gestion de la crise sanitaire ;

3°) De la **décision n°2021-824 DC du 05 Août 2021** – Loi relative à la gestion de la crise sanitaire, notamment ses **§§ 38** (« (...) le législateur a estimé que, en l'état des connaissances scientifiques dont il disposait, les **risques de circulation du virus de la covid-19 sont fortement réduits** entre des **personnes vaccinées, rétablies ou venant de réaliser un test de dépistage dont le résultat est négatif**. (...) »)

et **44** « (...) 44. En quatrième lieu, les dispositions contestées prévoient que les **obligations imposées au public peuvent être satisfaites par la présentation aussi bien d'un justificatif de statut vaccinal, du résultat d'un examen de dépistage virologique ne concluant pas à une contamination ou d'un certificat de rétablissement à la suite d'une contamination. Ainsi, ces dispositions n'instaurent, en tout état de cause, ni obligation de soin ni obligation de vaccination.** (...) ».

*

Sans doute, le nouvel article **1er, II, A, 2°, dix-neuvième alinéa** de la loi ne fait-il expressément référence au « **résultat d'un examen de dépistage virologique ne concluant pas à une contamination par la covid-19** » que « (...) lorsque les **activités** organisées, par leur **nature même**, ne permettent pas de garantir la mise en œuvre des mesures de nature à **prévenir les risques de propagation de la covid-19** (...) » (nouvel article **1er, II, A, 2°, dix-neuvième alinéa**).

Cependant, force est de constater qu'**aucun autre document n'est requis en sus** par la loi, puisque le « **résultat d'un examen de dépistage virologique ne concluant pas à une contamination par la covid-19** » (**test négatif**) vient **couronner le dispositif de contrôle sanitaire**.

Il est, donc, permis d'en conclure qu'au regard de l'**objectif de valeur constitutionnelle de protection de la santé**, la présentation du « **résultat d'un examen de dépistage virologique ne concluant pas à une contamination par la covid-19** » est, **en toute hypothèse, suffisant** à faire la **preuve de l'absence de contamination à la Covid-19**.

La **théorie dite du Rasoir d'OCKHAM** ou **principe d'économie – lex parsimoniae** (éliminer les explications **improbables** d'un phénomène) conduit à privilégier les **hypothèses suffisantes** les plus simples.

*

Le **législateur** est parti du principe, aux fins de répondre de façon **optimale**, à ses yeux, à l'**objectif de valeur constitutionnelle de protection de la santé**, que les **destinataires** de la loi, savoir les personnes âgées de plus de **seize ans** souhaitant exercer l'une des **activités** mettant en jeu la **liberté d'aller et de venir**, ainsi que le **droit au respect de la vie privée** (ci-après « **les activités réglementées** »), préféreraient **se faire vacciner**, plutôt que de s'astreindre à un **dépistage ponctuel**, devant être **renouvelé** toutes les **vingt-quatre** ou **soixante-douze heures**. Il s'agit d'une **présomption quod plerumque fit** (ce qui advient le plus souvent), qui n'envisage que le **cas général**, sans exclure les **situations moins fréquentes**.

On comprend, de la sorte, que le **choix normatif** du **législateur** se soit porté **principalement** sur le « (...) **justificatif de statut vaccinal** (...) » (nouvel article **1er, II, A, 2°, premier alinéa**), **sans exclure**, pour autant, « (...) le **résultat d'un examen de dépistage virologique ne concluant pas à une contamination par la covid-19** (...) » dont un **décret**, auquel renvoie l'article **1er, II, J** de la loi n°2021-689 du 31 Mai 2021 relative à la gestion de la sortie de crise sanitaire, est chargé de déterminer les éléments :

« (...) Un **décret** détermine, après avis de la Haute Autorité de santé et du comité de scientifiques mentionné à l'article L. 3131-19 du code de la santé publique, les **éléments** permettant d'**établir le résultat d'un examen de dépistage virologique ne concluant pas à une contamination par la covid-19**, le justificatif de statut vaccinal concernant la covid-19 ou le certificat de rétablissement à la suite d'une contamination par la covid-19.

(...) ».

Il s'agit des articles **2-1** et **2-2, 1°** du **décret n°2021-699 du 1er Juin 2021** modifié prescrivant les mesures générales nécessaires à la gestion de la sortie de crise sanitaire :

.../...

Article 2-1 :

« **Les règles communes** relatives à l'établissement et au contrôle du **résultat d'un examen de dépistage virologique** ne concluant pas à une contamination par la covid-19, du justificatif de statut vaccinal concernant la covid-19 et du certificat de rétablissement à la suite d'une contamination par la covid-19 mentionnés au II de l'article 1er de la loi du 31 mai 2021 susvisée sont définies aux articles 2-2 et 2-3 du présent décret.

Elles sont applicables aux déplacements mentionnés à son titre 2 bis et pour l'accès aux établissements, lieux et évènements mentionnés au chapitre 7 de son titre 4 dans les conditions particulières qu'ils fixent. »

Article 2-2 :

« Pour l'application du présent décret :

« 1° Sont de nature à **justifier de l'absence de contamination** par la covid-19 un **examen de dépistage RT-PCR** ou un **test antigénique** d'au plus **72 heures** dans les conditions prévues par le présent décret. Le type d'examen admis peut être circonscrit aux seuls examens de dépistage RT-PCR ou à certains tests antigéniques si la situation sanitaire, et notamment les variants du SARS-CoV-2 en circulation, l'exige.

(...) »

A cette **liste limitative** on doit, en vertu de l'**ordonnance** rendue le 29 Octobre 2021 par le **juge des référés** du **Conseil d'Etat**, **réintégrer** l'« **autotest** réalisé sous la **supervision** d'un des **professionnels de santé**, mentionnés à l'article 1er du décret n° 2020-1387 du 14 novembre 2020 fixant la liste des professionnels de santé habilités à renseigner les systèmes d'information mentionnés à l'article 11 de la loi du 11 mai 2020 prorogeant l'état d'urgence sanitaire et complétant ses dispositions » dont l'avait **illégalement exclu** le **décret** n°2021-1343 du 14 Octobre 2021 modifiant le décret n°2021-699 du 1er juin 2021 prescrivant les mesures générales nécessaires à la gestion de la sortie de crise sanitaire (JORF 15 Octobre 2021, Texte 55 sur 171), dont l'**exécution** a été **suspendue** par l'**ordonnance** précitée (**CE, ordonnance** du **29 Octobre 2021**, n°457520, 457562, 457656, 457679, 457688, 457690, 457704, §§ **17 à 20** ; article **1er**).

Il n'est, donc, pas nécessaire que l'article **1er, II, A, 2°, premier alinéa** de la **loi** n°2021-689 du 31 Mai 2021 relative à la gestion de la sortie de crise sanitaire, dans sa rédaction issue de la **loi** votée définitivement par l'**Assemblée Nationale** le 16 Janvier 2022, renvoie au « (...) **résultat d'un examen de dépistage virologique** ne concluant pas à une contamination par la covid-19 (...) » pour l'inclure **implicitement**, mais **nécessairement**, parmi les **preuves de l'absence de contamination** par la covid-19.

Quel serait, donc, l'intérêt de cette **normativité par prétérition** ?

Sans doute, marquer la **préférence** du **législateur** et la **prépondérance**, - somme toute **relative** en considération de l'exigence du **cumul** avec le « (...) **résultat d'un examen de dépistage virologique ne concluant pas à une contamination par la covid-19** (...) » (nouvel article **1er, II, A, 2°, dix-neuvième alinéa**) -, du **statut vaccinal** par rapport aux deux autres branches de l'**alternative à disjonction inclusive** (l'une des trois, les deux ou les trois), sans pour autant les **supplanter**.

Cette interprétation est confirmée par le **juge des référés** du **Conseil d'Etat** qui observe que les tests « (...) **ne constituent plus le principal moyen de lutte contre la pandémie** (...) », tout en continuant à faire la **preuve d'un état d'innocuité sanitaire pendant soixante-douze heures** :

« (...)

S'agissant des moyens tirés de l'atteinte aux principes d'égalité et de discrimination :

10. Les requérants soutiennent que le ministre des solidarités et de la santé aurait institué une **différence de traitement injustifiée** et **disproportionnée** entre, d'une part, les **personnes vaccinées**, pour lesquelles les tests demeurent gratuits, et les **personnes non vaccinées**, et d'autre part, entre les **mineurs**, pour lesquels les tests demeurent gratuits, et les **adultes**.

11. Toutefois, les **personnes vaccinées**, qui n'ont besoin de recourir aux tests qu'aux fins de dépistage lorsqu'ils présentent des symptômes de la covid-19 ou sont cas contact, et les **mineurs**, qui n'ont pas les mêmes possibilités d'accès à la vaccination que les majeurs ni les mêmes capacités financières, se trouvent, au regard de l'objet de la mesure litigieuse, qui est de réduire la prise en charge par le budget de l'Etat des **tests qui ne constituent plus le principal moyen de lutte contre la pandémie**, dans des **situations différentes** qui justifient qu'ils continuent de bénéficier de la prise en charge des tests par l'assurance maladie.

(...) »

(**CE, ordonnance du 29 Octobre 2021**, n°457520, 457562, 457656, 457679, 457688, 457690, 457704, §§ **10 et 11**).

Le « (...) **résultat d'un examen de dépistage virologique ne concluant pas à une contamination par la covid-19** (...) » ne s'efface que **partiellement**, au profit du « **justificatif de statut vaccinal** » pour le cas seulement où la personne souhaitant accéder aux **activités réglementées** ne déroge pas au **choix** du **législateur**. Il **ressurgit** dans le cas inverse où l'intéressé privilégie la **preuve de l'absence de contamination** par la **production constante et renouvelée d'un test négatif**.

Le « **justificatif de statut vaccinal** » n'a, dès lors, dans les termes de la **loi** (article **1er, II, A, 2°, premier alinéa**), qu'un caractère **subsidaire** et opère à la manière d'un **régime légal** (cf. le régime légal de la **communauté réduite aux acquêts** à défaut de **conventions spéciales** – articles **1387, 1393, 1400 à 1491** du Code civil) auquel un **choix individuel** peut déroger. Il ne s'impose légalement comme **obligation** ou **incombance alternative** qu'à défaut de présentation du « (...) **résultat d'un examen de dépistage virologique ne concluant pas à une contamination par la covid-19** (...) » ou du « (...) **certificat de rétablissement à la suite d'une contamination par la covid-19**. (...) ».

On observe, en outre, que le **résultat positif** d'un test **RT-PCR** ou **antigénique** génère un **certificat de rétablissement** (v. **note DGS** du 12 Novembre 2021 – *pièce n°5*), ce qui intègre pleinement ce **mode de preuve** dans le **schéma vaccinal** *lato sensu*.

L'absence de référence, dans l'article **1er, II, A, 2°**, **premier alinéa** de la **loi** au « (...) **résultat d'un examen de dépistage virologique ne concluant pas à une contamination par la covid-19** (...) » ne signifie pas qu'il est **exclu**, mais seulement qu'il n'est plus, pour les « (...) **personnes âgées d'au moins seize ans** (...) », **privilegié** par le **législateur**, dont le **choix** dicté par la **politique de santé publique** qu'il a adoptée, se porte, à **titre principal**, mais **non exclusif**, sur le « **justificatif de statut vaccinal** (...) ».

Sachant, comme susdit, qu'aux termes de l'article **4 DDH**, à **pleine valeur constitutionnelle**, « **La liberté** consiste à **pouvoir faire tout ce qui ne nuit pas à autrui** (...) » et que selon l'article **5** de la même **déclaration** « **La loi** n'a le droit de **défendre que les actions nuisibles à la société**. **Tout ce qui n'est pas défendu par la loi ne peut être empêché** ; et nul ne peut être **contraint** à faire ce qu'elle **n'ordonne pas**. », le **silence** de la **loi** en ce qui concerne les « (...) **personnes âgées d'au moins seize ans** (...) » s'interprète en faveur de l'**initiative privée**.

Si le **pouvoir législatif** avait eu la volonté de retirer toute **valeur probante** au « (...) **résultat d'un examen de dépistage virologique ne concluant pas à une contamination par la covid-19** (...) », il aurait complété l'article **1er, II, A, 2°**, **premier alinéa** de la **loi** par le membre de phrase « (...) **à l'exclusion du résultat d'un examen de dépistage virologique ne concluant pas à une contamination par la covid-19** (...) », immédiatement placé après les mots « **Subordonner à la présentation d'un justificatif de statut vaccinal concernant la covid-19** (...) », ce qu'il n'a pas fait.

Le **législateur** a entendu, en définitive, poursuivant l'**objectif de valeur constitutionnelle** de **protection de la santé**, **obliger** la personne souhaitant accéder à une **activité réglementée** par la **loi de police sanitaire**, non pas spécifiquement à se faire **vacciner** contre la covid-19, mais, plus exactement, à présenter un **état d'innocuité sanitaire** et à en **justifier** de façon **constante et renouvelée**, selon la fréquentation des « (...) **lieux, établissements, services ou événements** (...) » concernés.

*

Au vu des **présents développements**, **aucun élément de conviction** ne permet d'affirmer que le **législateur** aurait fait le **choix normatif** de l'**exclusivité probatoire** au profit du seul **justificatif de statut vaccinal**.

En l'occurrence, d'une part, **aucune norme** n'interdit le recours au **dépistage virologique**.

D'autre part, **interdire** la **faculté** de produire un **test négatif** consommerait une violation du **principe constitutionnel d'égalité**.

On admet, partant, dans les **termes révélés** de la **loi**, que la **preuve** d'une **absence de contamination par la covid-19**, quel que soit son **mode opératoire** (**test virologique négatif**, **justificatif de statut vaccinal** ou **certificat de rétablissement**) permettra à l'intéressé d'accéder à l'**activité réglementée**.

Sous le bénéfice de cette **interprétation** et la **réserve** qui la porte, le **passage sémantique** du **premier** au **dix-neuvième alinéa** de l'article **1er, II, A, 2°** de la **loi** se fait **sans contradiction**.

*

Le **juge des référés** du **Conseil d'Etat** relève incidemment qu'il existe encore, au **29 Octobre 2021**, des personnes « (...) *qui doivent justifier régulièrement de leur absence de contamination à la covid-19 pour exercer leur activité professionnelle.* (...) » notamment par la production de « (...) *tests dont le résultat négatif permet de justifier de l'absence de contamination à la covid-19* (...) » :

« (...)

En ce qui concerne la demande de suspension de l'exécution du décret n° 2021-1343 du 14 octobre 2021 :

17. Par le décret du 14 octobre 2021 , le Premier ministre a supprimé des tests de nature à justifier de l'absence de contamination par la covid-19 mentionnés à l'article 2-2 du décret du 1er juin 2021 prescrivant les mesures générales nécessaires à la gestion de la sortie de. crise sanitaire l' « *autotest réalisé sous la supervision d'un des professionnels de santé, mentionnés à l'article 1er du décret n° 2020-1387 du 14 novembre 2020 fixant la liste des professionnels-de santé habilités à renseigner les systèmes d'information mentionnés à l'article 11 de la loi du 11 mai 2020 prorogeant l'état d'urgence sanitaire et complétant ses dispositions* ».

18. En premier lieu, à l'appui de leurs conclusions tendant à ce que le juge des référés ordonne, sur le fondement des dispositions de l'article L. 521-1 du code de justice administrative, la suspension de l'exécution de ce décret, l'association VIA - La voix du peuple et Mme Ponsard soutiennent que cette suppression n'est justifiée par **aucune raison de santé publique** et vise à rendre **plus difficile** et **plus coûteux** l'**accès aux tests**. Le ministre de la santé se borne à indiquer que ce test n'avait été prévu qu'afin de **prévenir des difficultés d'accès** aux **tests RT-PCR** ou **antigéniques** lors de la mise en place du « passe sanitaire », difficultés qui n'ont pas eu lieu et qui ne risquent plus de se produire.

Toutefois, il n'invoque **aucun motif** tenant à l'**efficacité de ce test**, qui est un **test antigénique identique** à celui maintenu à l'article 2-2, pour **dépister le virus** ou à ses **conditions de réalisation** qui justifierait sa suppression, alors que son **coût moindre** permettrait de **compenser une partie des conséquences financières de l'application de l'arrêté du même jour** mettant fin à la prise en charge systématique par la sécurité sociale des examens de dépistage ou des tests de détection du SARS-CoV-2. Dans ces conditions, le moyen tiré de ce que la suppression de ce **test réalisé sous la supervision d'un professionnel de santé** des tests dont le résultat négatif permet de **justifier de l'absence de contamination à la covid-19** est entaché d'**erreur manifeste d'appréciation** est de nature, en l'état de l'instruction, à faire naître un **doute sérieux** quant à la **légalité** du décret litigieux.

19. En second lieu, il est constant que le coût de ces autotests est de l'ordre de **12,5 euros**, alors que celui des autres tests s'échelonne entre **25 et 50 euros** selon les lieux où ils sont effectués. La suppression de la possibilité d'accéder à ces tests est ainsi susceptible d'**accroître la charge financière** que représente la fin de la prise en charge des tests de dépistage par l'assurance maladie pour les personnes concernées, en particulier pour **celles qui doivent justifier régulièrement de leur absence de contamination à la covid-19 pour exercer leur activité professionnelle**. Dans ces conditions, le ministre de la santé n'invoquant, ainsi qu'il a été dit, aucune raison de nature à justifier cette suppression ou à faire obstacle à la suspension de son exécution, l'application du décret litigieux est de nature à porter une **atteinte grave et immédiate** à la **situation des requérants** et aux **intérêts qu'ils entendent défendre**.

20. Il résulte de ce qui précède que les requérants sont fondés à demander la **suspension de l'exécution** du décret contesté.

(...)

(**CE, ordonnance du 29 Octobre 2021**, n°457520, 457562, 457656, 457679, 457688, 457690, 457704, §§ **19 et 20**).

*

L'article **1er, II, A, 2°, premier alinéa** doit, partant, être **interprété** comme **n'excluant pas**, pour les « (...) *personnes âgées d'au moins seize ans* (...) », la **faculté** de présenter le « (...) *résultat d'un examen de dépistage virologique ne concluant pas à une contamination par la covid-19* (...) » aux fins de faire la **preuve de l'absence de contamination** par la covid-19 et **accéder** aux **activités réglementées** par la **loi de police sanitaire**.

*

Une **interprétation conforme** de la loi à la Constitution n'est, dès lors, pas exclue.

La jurisprudence du **Conseil d'Etat** offre de multiples exemples d'**interprétation de la loi** permettant qu'elle soit conservée dans l'**ordonnancement juridique national**. La **Haute juridiction** se reconnaît, ainsi, le pouvoir de **préciser** son **interprétation** d'une loi à l'occasion de l'examen d'une **question prioritaire de constitutionnalité**. Trois espèces seront, ici, évoquées (**CE, 9ème et 10ème sous-sections réunies, 05 Juin 2002, n°219840; CE Section, 22 Juin 2007, n°288206; CE, 5ème et 4ème sous-sections réunies, 14 Septembre 2011, n°348394**) :

1°) « (...)

Considérant qu'il résulte de ce qui précède que M. X... est fondé à demander l'annulation en son entier de l'arrêt attaqué ;

Considérant que, dans les circonstances de l'espèce, il y a lieu, par application de l'article L. 821-2, deuxième alinéa, du code de justice administrative, de régler l'affaire au fond ;

Considérant que, lorsqu'une imposition est, telle la taxe professionnelle, assise sur la base d'éléments qui doivent être déclarés par le redevable, l'administration ne peut établir, à la charge de celui-ci, des droits excédant le montant de ceux qui résulteraient des éléments qu'il a déclarés qu'après l'avoir, conformément au principe général des droits de la défense, mis à même de présenter ses observations ;

que les dispositions de l'article **L. 56** du livre des procédures fiscales, en vertu desquelles la **procédure de redressement contradictoire** prévue par les articles **L. 55** à **L. 61** de ce livre n'est pas applicable en matière d'**impositions directes** perçues au profit des **collectivités locales**, ont pour seul effet d'**écarter** cette procédure de redressement contradictoire mais **ne dispensent pas du respect**, en ce qui concerne la **taxe professionnelle**, des **obligations** qui découlent du **principe général des droits de la défense** ;

Considérant qu'il résulte de l'instruction que les cotisations de taxe professionnelle susmentionnées ont été établies sur des bases excédant celles que M. X... avait déclarées, et sans qu'il ait été préalablement mis à même de formuler ses **observations** ;

que, si M. X... ne peut utilement invoquer cette irrégularité en ce qui concerne la **cotisation primitive** établie au titre de l'année **1989**, dès lors qu'à la suite des **dégrèvements partiels et réduction** dont elle fait l'objet, il n'en subsiste qu'une **fraction** n'excédant pas le montant des droits qui seraient résultés des éléments par lui déclarés, il est, en revanche, fondé à soutenir que les **cotisations supplémentaires** auxquelles il a été assujéti au titre de chacune des années **1985** à **1990** ont été établies à l'issue d'une **procédure** entachée d'une **irrégularité** de nature à entraîner la **décharge** de ce qu'il en a été maintenu ;

(...) »

(**CE, 9ème et 10ème sous-sections réunies, 05 Juin 2002, n°219840**).

2°) « (...)

Considérant, en premier lieu, qu'en vertu de l'article 6 de la **Déclaration des droits de l'homme et du citoyen** : « Tous les citoyens... sont **également admissibles** à toutes **dignités, places et emplois publics**, selon leur **capacité** et sans autre distinction que celles de leurs **vertus** et de leurs **talents**. » ; que si, aux termes des dispositions du **cinquième alinéa** de l'article 3 de la **Constitution**, dans leur rédaction issue de la **loi constitutionnelle** n° 99-569 du 8 juillet 1999 : « La loi **favorise** l'égal accès des **femmes** et des **hommes** aux **mandats électoraux** et **fonctions électives** », ces dispositions ne s'appliquent qu'à des **mandats** et des **fonctions politiques** ; que le **principe d'égalité d'accès** aux emplois publics énoncé à l'article 6 de la Déclaration de 1789 exclut que, pour les candidatures à des dignités, places et emplois publics autres que ceux ayant un caractère politique, une distinction puisse être faite entre les candidats en raison de leur **sexe** ; qu'il en résulte que les dispositions de l'article **20 bis** de la **loi** du 11 janvier 1984 portant dispositions statutaires relatives à la fonction publique de l'Etat, introduites par l'article **25** de la **loi** du 9 mai 2001 relative à l'égalité professionnelle entre les femmes et les hommes selon lesquelles : « Les **jurys** dont les membres sont désignés par l'administration sont composés **de façon à** concourir à une **représentation équilibrée** entre les femmes et les hommes. Un **décret en Conseil d'Etat** fixe les conditions d'application du présent article et, notamment la **proportion** des membres des jurys appartenant à chacun des sexes », **doivent être interprétées** comme ne fixant qu'un **objectif de représentation équilibrée** entre les femmes et les hommes, qui ne saurait faire prévaloir, lors de la composition des jurys, la considération du sexe sur celle des compétences, des aptitudes et des qualifications ; que l'article **1er** du **décret** du 3 mai 2002 relatif aux modalités de désignation des membres des jurys de recrutement des fonctionnaires de l'Etat dispose que : « Pour la désignation des membres des jurys et des comités de sélection constitués pour le recrutement des fonctionnaires de l'Etat régis par des statuts particuliers pris par décret en Conseil d'Etat (...) l'administration chargée de l'organisation du concours **doit respecter** une **proportion minimale d'un tiers** de personnes de chaque sexe justifiant des compétences nécessaires » ;

que ce décret se **borne** à imposer à l'administration de prendre en compte l'**objectif de représentation équilibrée** entre les femmes et les hommes énoncé par la loi du 9 mai 2001 ; que ses dispositions n'ont, en revanche, pas pour **objet** et n'auraient pu légalement avoir pour **effet** de fixer, pour la composition des jurys, une proportion de personnes de chaque sexe qui **s'imposerait** à peine d'irrégularité des concours ; qu'il ne ressort pas des pièces du dossier que l'**objectif de représentation équilibrée** n'ait pas en l'espèce été pris en considération ; que, par suite, le moyen tiré de l'irrégularité de la composition du jury ne peut qu'être écarté ;

(...) »

(**CE Section, 22 Juin 2007**, n°288206).

3°) « (...)

Considérant qu'aux termes de l'article L. 123-3 du code rural dans sa rédaction applicable au litige : « Doivent être réattribués à leurs propriétaires, sauf accord contraire, et ne subir que les modifications de limites indispensables à l'aménagement : / (...) 5° De façon générale, les immeubles dont les propriétaires ne peuvent bénéficier de l'opération de remembrement, en raison de l'utilisation spéciale desdits immeubles. » ; qu'aux termes de l'article L. 123-4 du même code dans sa rédaction applicable au litige antérieure à la loi du 5 janvier 2006 d'orientation agricole : « Chaque propriétaire doit recevoir, par la nouvelle distribution, une superficie globale équivalente, en valeur de productivité réelle, à celle des terrains qu'il a apportés, déduction faite de la surface nécessaire aux ouvrages collectifs mentionnés à l'article L. 123-8 et compte tenu des servitudes maintenues ou créées. / (...) / Sauf accord exprès des intéressés, l'équivalence en valeur de productivité réelle doit, en outre, être assurée par la commission communale dans chacune des natures de culture qu'elle aura déterminées. (...) / (...) Le paiement d'une soulte en espèces est autorisé lorsqu'il y a lieu d'indemniser le propriétaire du terrain cédé des plus-values transitoires qui s'y trouvent incorporées et qui sont définies par la commission. Le montant de la soulte n'est versé directement au bénéficiaire que si l'immeuble qu'il cède est libre de toute charge réelle, à l'exception des servitudes maintenues. La dépense engagée par le département au titre du remembrement de la commune comprend, dans la limite de 1 p. 100 de cette dépense, les soultes ainsi définies (...) » ;

Considérant que M. A soutient que les dispositions précitées méconnaissent le **droit de propriété** constitutionnellement garanti, notamment par l'article 2 de la **Déclaration des droits de l'homme et du citoyen** du 26 août 1789, ainsi que les **exigences de préservation** et d'**amélioration de l'environnement** et le **principe de conciliation** posés aux articles 2 et 6 de la **Charte de l'environnement**, en ce que, en vertu de l'**interprétation constante** que leur a donnée la jurisprudence, elles **excluent** que des **parcelles** exploitées selon un mode de **culture biologique** présentent le caractère de « **terrains à utilisation spéciale** » devant, sauf accord contraire, être **réattribués à leurs propriétaires**, en ce qu'elles ne permettent pas de qualifier l'exploitation selon un **mode biologique** de « **nature de culture** » pour l'appréciation de l'équivalence en valeur de **productivité réelle** entre les terres apportées et attribuées et en ce qu'elles n'ont pas envisagé, dans l'hypothèse où un propriétaire recevrait des terres exploitées selon un mode conventionnel en échange d'apport de terres exploitées selon un mode biologique, que ce dernier soit **indemnisé** ;

Considérant, en premier lieu, qu'il résulte de l'article 2 de la **Déclaration des droits de l'homme et du citoyen** que les **limites** apportées à l'**exercice du droit de propriété** doivent être justifiées par un **motif d'intérêt général** et **proportionnées** à l'**objectif poursuivi** ; que l'**aménagement foncier agricole**, applicable aux **propriétés rurales non bâties**, a principalement pour **but**, par une **nouvelle distribution** des **parcelles morcelées et dispersées**, la constitution d'**exploitations rurales d'un seul tenant** ou à **grandes parcelles bien groupées**, permettant d'**améliorer l'exploitation agricole** des biens qui y sont soumis ; qu'au regard de cet **objectif**, qui répond à un **besoin d'intérêt général**, la nouvelle distribution des terres reçues par chaque propriétaire à l'instant où il perd la jouissance de ses apports doit être équivalente en superficie et en valeur de productivité réelle à ceux-ci dans chacune des natures de culture qui ont été déterminées et doit améliorer ses conditions d'exploitation ;

que les terres exploitées selon un **mode de culture biologique** sont affectées à un **usage agricole** et ne présentent ni une **particularité** leur conférant le caractère de **terrains à utilisation spéciale** imposant qu'elles soient **réattribuées à leur propriétaire** et **soustraites à l'objectif** de regroupement des parcelles, ni une **spécificité culturelle** justifiant la constitution d'une **catégorie particulière de nature de culture** en fonction de laquelle la nouvelle distribution doit être réalisée ; que **toutefois**, il peut être **tenu compte** de ce **mode d'exploitation** et de la **valeur culturelle spécifique** qui en résulte lors du **classement des terres** que la **commission communale d'aménagement foncier**, doit, sur le fondement de l'article **R. 123-1** du code rural, effectuer à l'intérieur de chaque **nature de culture** ; que, par ailleurs, dans l'hypothèse où l'**équivalence en valeur de productivité réelle** n'a pu être obtenue, la commission communale peut décider d'**indemniser**, par l'attribution d'une **soulte en espèces**, le propriétaire des terrains apportés dans lesquels sont incorporées des **plus-values transitoires**, lesquelles peuvent, le cas échéant, résulter des **investissements** réalisés pour convertir les terres à l'exploitation selon des **méthodes biologiques** ;

qu'enfin, les **règles de fond** applicables au **remembrement** imposent de tenir compte des **particularités** de l'**exploitation en agriculture biologique** pour apprécier le respect de l'**objectif d'amélioration des conditions d'exploitation** ; que les opérations d'aménagement foncier agricole se déroulent dans le cadre d'une procédure dont l'ensemble des étapes est placé sous le **contrôle du juge** ; qu'au regard de l'**ensemble de ces garanties**, ni le 5° de l'article **L. 123-3** ni l'article **L. 123-4** ne portent une **atteinte excessive au droit de propriété** ;

(...)

Considérant qu'il résulte de ce qui précède que la **question de constitutionnalité** soulevée, qui n'est pas nouvelle, ne présente pas un caractère sérieux ; que, par suite, il n'y a pas lieu de renvoyer au Conseil constitutionnel la question invoquée par M. A ;

(...) »

(**CE, 5ème et 4ème sous-sections réunies, 14 Septembre 2011, n°348394**).

*

En définitive, seul un **objectif de protection des intérêts économique-financiers des groupes pharmaceutiques** fabriquant les **médicaments** présentés comme **vaccins** et alimentant le **marché français** aurait pu justifier une **véritable obligation vaccinale**, c'est dire sans **l'alternative** du **recours** au « (...) *résultat d'un examen de dépistage virologique ne concluant pas à une contamination par la covid-19* (...) » (**test négatif**).

Or, cet objectif n'a pas **valeur constitutionnelle** ni même **légale**.

En effet, dans une **démocratie**, comme l'est et doit le demeurer la **France**, ce n'est que si l'exercice de la **liberté individuelle** (ici, la **liberté de ne pas se faire vacciner**) **menace de façon directe et immédiate** la **vie du groupe dans son entier**, que la **loi du groupe** pourra s'imposer à l'**individu réfractaire**. Or, l'existence de telles **circonstances exceptionnelles** nécessitant des **mesures totalisantes** n'est pas, ici, démontrée.

La **jurisprudence de la Cour européenne des droits de l'homme** est en ce sens :

« (...)

128. **Pluralisme, tolérance et esprit d'ouverture** caractérisent une « **société démocratique** ». Bien qu'il faille parfois subordonner les **intérêts d'individus** à ceux d'un **groupe**, la **démocratie** ne se ramène pas à la **suprématie constante** de l'**opinion** d'une **majorité** mais commande un **équilibre** qui assure aux **individus minoritaires** un **traitement juste** et qui évite tout **abus d'une position dominante** (voir, *mutatis mutandis*, *Young, James et Webster c. Royaume-Uni*, 13 août 1981, § 63, série A no 44, et *Chassagnou et autres c. France* [GC], nos 25088/94, 28331/95 et 28443/95, § 112, CEDH 1999-III). Le **pluralisme** et la **démocratie** doivent également se fonder sur le **dialogue** et un **esprit de compromis**, qui impliquent nécessairement de la part des individus des **concessions diverses** qui se justifient aux fins de la **sauvegarde** et de la **promotion** des **idéaux** et **valeurs** d'une **société démocratique** (voir, *mutatis mutandis*, *Parti communiste unifié de Turquie et autres*, précité, § 45, et *Refah Partisi (Parti de la prospérité) et autres*, précité, § 99). Si les «**droits et libertés d'autrui** » figurent eux-mêmes parmi ceux garantis par la Convention ou ses Protocoles, il faut admettre que la nécessité de les protéger puisse conduire les États à **restreindre d'autres droits ou libertés** également consacrés par la Convention : c'est précisément cette constante recherche d'un **équilibre** entre les **droits fondamentaux** de **chacun** qui constitue le fondement d'une « **société démocratique** » (*Chassagnou et autres*, précité, § 113 ; voir aussi *Leyla Şahin*, précité, § 108).

(...) »

(CEDH, Grande Chambre, 1er Juillet 2014, S.A.S. c. FRANCE, requête n° 43835/11, § 128).

C'est ce que formulait, déjà au **XIX^e siècle**, **John Stuart MILL** :

« (...)

La seule **raison légitime** que puisse avoir une **communauté civilisée** d'user de la **force** contre un de ses membres, **contre sa propre volonté**, est **d'empêcher que du mal ne soit fait à autrui**. Le contraindre pour son propre bien, physique ou moral, ne fournit pas une justification suffisante. On ne peut pas l'obliger ni à agir ni à s'abstenir d'agir, sous prétexte que cela serait meilleur pour lui ou le rendrait plus heureux ; parce que dans l'opinion des autres il serait sage ou même juste d'agir ainsi. Ce sont là de bonnes raisons pour lui faire des remontrances ou le raisonner, ou le persuader, ou le supplier, mais ni pour le contraindre ni pour le punir au cas où il agirait autrement. La **contrainte** n'est justifiée que si l'on estime que la conduite dont on désire le détourner risque de **nuire à quelqu'un d'autre**. Le seul aspect de la conduite d'un individu qui soit du ressort de la société est celui qui concerne **autrui**. Quant à l'aspect qui le concerne simplement lui-même son **indépendance** est, **en droit, absolue**. **L'individu est souverain sur lui-même, son propre corps et son propre esprit**.

(...) » **John Stuart Mill**, *De la liberté*. I (1859).

*

Il est, donc, proposé au **Conseil constitutionnel** de ne pas déclarer l'article **1er, II, A, 2°, premier alinéa**, de la **loi** n°2021-689 du 31 Mai 2021 relative à la gestion de la sortie de crise sanitaire, dans sa rédaction issue de l'article **1er, I, 2°, a)** de la **loi** renforçant les outils de gestion de la crise sanitaire et modifiant le code de la santé publique, contraire aux **droits et libertés** que la **Constitution** garantit, sous la **réserve d'interprétation conforme** pouvant être formulée de la façon suivante :

« En revanche, la mise en œuvre des dispositions contestées ne sauraient, sans porter atteinte à la liberté d'aller et de venir, au droit au respect de la vie privée, à la liberté de conscience, ainsi qu'au principe d'égalité, conduire à refuser l'accès aux activités qu'elles réglementent aux personnes âgées d'au moins douze ans justifiant du résultat d'un examen de dépistage virologique ne concluant pas à une contamination par la covid-19. ».

*

Le **dispositif** de la **décision à intervenir** pourrait, partant, se lire comme suit :

« (...)

Article 1er.- Sous la **réserve** énoncée au paragraphe (...), est **conforme** à la **Constitution** l'article **1er, II, A, 2°, premier alinéa**, de la **loi** n°2021-689 du 31 Mai 2021 relative à la gestion de la sortie de crise sanitaire, dans sa rédaction résultant de l'article **1er, I, 2°, a)** de la **loi déferée** renforçant les outils de gestion de la crise sanitaire et modifiant le code de la santé publique.

(...) ».

*

Vous souhaitant du tout bonne réception,

Je vous prie de croire, Monsieur le Président, Mesdames et Messieurs les membres du Conseil constitutionnel, en l'assurance de ma plus haute considération.

Philippe KRIKORIAN,
Avocat à la Cour (Barreau de Marseille)
Président-Fondateur en exercice du GRAND
BARREAU DE FRANCE – GBF
Bâtonnier Statutaire en exercice du BARREAU
DE PROVENCE ET DE LA MEDITERRANEE -
EUTOPIA – BPME -®
Tél. (33) 04 91 55 67 77 -
[Courriel Philippe.KRIKORIAN@wanadoo.fr](mailto:Philippe.KRIKORIAN@wanadoo.fr)
[Site Internet www.philippekrikorian-avocat.fr](http://www.philippekrikorian-avocat.fr)
BP 70212
13178 MARSEILLE CEDEX 20 (FRANCE)

PIECES JOINTES

1. **Déclaration de constitution** en date du 21 Janvier 2020 du **BARREAU DE PROVENCE ET DE LA MEDITERRANEE – EUTOPIA (BPME)-®** (onze pages; sept pièces inventoriées sous bordereau) - **publication n°335** d u 18 Octobre 2020 sur www.philippekrikoriant-avocat.fr
2. **Fiche synthétique de présentation du BPME** en date du 16 Octobre 2020 (quatre pages) - **publication n°336** du 18 Octobre 2020 sur www.philippekrikoriant-avocat.fr
3. **Projet de Règlement intérieur du BPME** en date du 16 Octobre 2020 (dix pages) - **publication n°337** du 18 Octobre 2020 sur www.philippekrikoriant-avocat.fr
4. **CE, 20 Novembre 2019, GRAND BARREAU DE FRANCE – GBF – c/ Premier ministre – n°420772** (huit pages), avec **communiqué de presse de Maître Philippe KRIKORIAN**, Président-fondateur en exercice du **GBF** (cinq pages ; deux pièces inventoriées sous bordereau) - **publications n°313 et 314** du 24 Novembre 2019 sur www.philippekrikoriant-avocat.fr
5. **Note DGS** du 12 Novembre 2021 (trois pages)

*
